

25
7440H
660 (2)

Histoire espouvantable et veritable
arrivée en la ville de Soliers en
Provence d'un homme qui s'estoit voue
pour estre d'Esglise et qui n'ayant ac-
comply son voeu, les diable lui a couppe
les parties honteuses et couppe encore la gorge
à une petite fille.

Paris, 1619. 8°. pp 15.

(Reprint of 1879, Lyons.)

paper

HISTOIRE ESPOUVENTABLE
ET VERITABLE
ARRIVÉE EN LA VILLE DE
SOLIERS EN PROVENCE

D'un homme qui s'estoit voué pour
estre d'Eglise et qui n'ayant
accomply son vœu

LE DIABLE LUI A COUPPÉ

LES PARTIES HONTEUSES

Et coupépé encore la gorge à une petite fille
aagée de deux ans ou environs.



A PARIS

Chez NICOLAS ALEXANDRE, demeurant
rue Saint Estienne des Grecs.

M. DC. XIX.



A.120865



MEURTRES HORRIBLES

ET ESPOUVENTABLES

ARRIVEZ EN LA VILLE

DE SOLIERS EN PROVENCE



VICI une estrange histoire, elle est non moins espouventable que veritable. Ce ne sont point de contes faits à plaisir, et qu'on imprime ordinairement pour abreuver les oreilles de quelque nouvelle inventée. Les lieux, les personnes, et le temps, et l'arrest donné en une souveraine Cour de Parlement, avec autres circonstances que j'en donneray; vous feront voir la verité de mon dire, et le jugement de Dieu que l'on ne sçauroit sonder, et la permission que quelque fois il

donne au Diable, qui ne sçauroit vaincre nostre ame, sans l'avoir premierement tentée. Car (comme dit une grande lumiere de l'Eglise); nous ne sçaurions jamais estre surmontez de cet ennemy commun de l'homme, que premierement nous ne nous laissions emporter à la mode des porceaux, à nos convoitises charnelles. Mais il est temps que je vous face le recit de ce que je vous ay promis.

Il y a en Provence un village qu'on nomme Soliers, entre Brignolle, et une autre petite ville que l'on appelle le Luc. Dans ce village est encore une famille que l'on surnomme de Meissonniers, des plus riches et des plus aisez de ce village. De cette race vivoient il n'y a pas encore quelques mois deux freres : l'aisné desquels est marié, et fait profession de la pretendüe Reformée. Le plus jeune estoit Catholique, et avoit faict vœu d'estre d'Eglise. Mais ce fut un vœu de paille, qui fut consommé si-tost que son ardeur inconsidérée eut passée. Il oublia bien-tost ce qui nous est enseigné dans la Sainte Escriture, à sçavoir : Quand tu auras fait vœu au Sei-

gneur ton Dieu, tu ne tarderas point de le rendre : car si tu tardes, cela te sera imputé à peché. Tant y a que ce jeune Meissonnier qui faisoit profession de la Religion Catholique et qui avoit fait vœu de chasteté comme il vivoit avec son frere, qui estoit de contraire Religion, disputoit souvent avec luy, des matieres de la Foy. Mais ce Frere aîné qui estoit mieux versé, sans doute, que luy en l'Escriture, sçeut peu à peu si bien prescher le Cadet, que par le moyen encore d'un Ministre qui presche au Luc, il l'esbranla en sa foy, et le fit entrer en doubte de sa croyance,

Je n'ay pas icy entrepris de vous inserer leur dispute, ains de vous reciter un cas estrange, et inoüy s'il en fut jamais au monde. Quand l'aisné Meissonnier eut gagné ce point de faire entrer en doubte de sa foy, son Cadet, il le poursuit apres de telle sorte, qu'assisté du Ministre du Luc, ils luy firent abjurer la Religion Catholique Romaine, et prendre celle que l'on presche à Geneve.

Le voila doncques Huguenot, et si ferme en sa nouvelle Religion, qu'on le fait du

Consistoire au Luc, où le plus souvent il demeure. Durant qu'il est en ceste ville, où le Presche se fait ainsi que nous avons desjà dit, il jette les yeux sur une jeune Huguenotte, dont il devient extrêmement amoureux. Ce Meissonnier estoit jeune, et avoit honnestement des moyens, et au reste un grand credit parmy ceux de la Religion, de sorte que ceste jeune Fille le vit aussi de bon œil. Leurs amours durerent quelque temps, et en fin ce nouveau Huguenot ne se ressouvenant plus de ce qu'il avoit saintement voüé, parla à elle de mariage, et leur conclusion fut, qu'il communiqueroit son dessein à son Frere aîné, et puis la feroit demander à son Pere.

Meissonnier le jeune s'achemina doncques au village de Soliers, où il treuva son Frere dans sa maison. Apres qu'ils eurent fait bonne chere, il luy fit sçavoir son intention, et comme il aymoît et estoit aymé parfaictement d'une fille qu'il avoit resolu d'espouser : mais qu'auparavant il avoit voulu luy communiquer ce dessein, y estant obligé, puis qu'il estoit son Cadet. Son Frere aîné receut un extreme

contentement de ceste nouvelle. Car encores qu'il eust peu esperer, ou pour luy, ou pour ses enfans, le bien de son Frere, en cas qu'il ne se fust point marié, toutesfois le desir qu'il avoit que son Cadet perseverast en la nouvelle Religion qu'il venoit d'embrasser, estoit si grand, qu'il préféreroit tousjours ce contentement à tous les biens du monde. C'est pourquoy pour l'animer davantage à se marier, il luy remonstra comme Dieu avoit créé le masle et la femelle, pour la propagation de l'humain lignage, et que comme apprend l'Apostre, il faut que tous ceux qui n'ont le don de continence se marient. Il luy allegua plusieurs autres raisons qu'il n'est pas besoin de reciter, et dont ces Messieurs ne manquent pas, comme ceux qui ont ordinairement la Bible entre les mains.

Les deux Freres en devindrent doncques jusques-là que l'Aîné s'achemina le lendemain au Luc, et parla au Pere de la Fille qui ne rejetta point ceste recherche. Il pria seulement Meissonnier de luy donner trois jours de delay, pour penser à ceste affaire, et pour la communiquer à sa Femme, et à sa Fille. Et

avec ceste responce l'Aîné Meissonnier revint à Soliers, et recita à son Frere comme il avoit procedé envers le Pere de la Fille.

Pendant les trois jours le Pere communiqua à sa Femme la recherche de Meissonnier le jeune, et luy sçeut si bien représenter le bon naturel, les moyens et la race de cet homme, que la Mere creut que sa fille ne seroit que trop heureuse, en l'espousant. Ils la firent donc venir, et apres que son Pere lui eut remonstré l'obeissance qu'elle luy devoit, par beaucoup de passages de la Sainte Escriture, dont il estoit bien fourny, comme celuy qui estoit Diacre en ceste nouvelle Eglise du Luc, elle qui aymoît déjà Meissonnier, et qui luy avoit juré une affection mutuelle, respondit à son Pere, que n'ayant point d'autre volonté que la sienne, il n'estoit besoin de luy prescher l'obeissance qu'elle luy devoit, et dont jamais elle ne s'esloigneroit : de sorte que voilà doncques les parties si bien d'accord, que contract de mariage se passe, et les fiançailles se font, au contentement de tous.

Il semble que ceste alliance est toute pleine de roses, et de fleurs : mais voicy de poi-

gnantes espines, et de terribles et espouvantables jugements de Dieu. Car lors que les bans furent finis, et qu'ils eurent pris jour pour espouser à Soliers dans la propre maison de l'Aîné Meissonnier : l'on prepare donc les Noces fort somptueusement un Dimanche du mois de Novembre dernier, et l'on n'y oublie rien de tout ce qui se peut desirer en un festin. Les delices du pays sont si grandes et sa fertilité telle, que l'on peut dire à bon droit que la Provence est le verger delicieux de ce Royaume, voire de toute l'Europe.

Comme tous ceux de la maison sont empeschez à preparer un festin si solennel, et que des-jà la fiancée est en chemin pour venir espouser son Accordé, il est aussi au logis de son Frere, où il attend l'heure qui le fera si heureux, que de le rendre jöissant de sa Maistresse. Las pauvre mal-heureux et infortuné, si tu sçavois ce qui te doit succeder en ces Noces, tu ne les eusse jamais desirées. Or ainsi que chacun du logis estoit empesché, qui en une chose, et qui en une autre, le fiancé monta en une chambre de la maison où son frere couchoit ordinairement. Pres

d'un lict estoit une petite fille aagée de deux ans ou environ, et pres d'elle un grand homme habillé de noir, qui tourmentoit et faisoit crier ce petit enfant, qui estoit à son Frere. Meissonnier estonné de la veuë de cet homme, de mesme que du tourment qu'il donnoit à sa Niece, luy demanda que luy avoit fait cet enfant, qu'il le fit crier de la sorte. Lors cet homme en le regardant de travers, et se jettant sur luy furieusement, l'empoigna par la gorge, et luy tint ce langage : C'est à toy à qui j'en veus. Ce disant il le jetta rudement à terre, luy deschira ses hauts de chausses, et l'ayant pris par les parties honteuses, tira un cousteau qu'il portoit dans l'une de ses pochettes, et les luy couppa tout net, et puis lui arracha les genitoires, jusques à la racine, de sorte qu'il y pendoit un petit boyau. Le bruit que Meissonnier fit en se demenant, et en criant, quoique d'une voix cassée et debile, fut cause que sa belle Sœur monta en haut. Mais cet homme noir s'en estoit desjà allé par la fenestre, ainsi que dist puis après Meissonnier luy mesme.

En fin cette pauvre Femme vit un horrible

spectacle. Son enfant qui avoit la gorge coupée, et son frere mutilé de la sorte que nous venons de reciter. Elle se mit à crier comme une folle, et lors tous ceux qui pre-
paroisent la Nopce monterent aussi en haut, et Dieu sçait de quel estonnement ils furent saisis, lors qu'ils apperceurent une chose si prodigieuse.

L'Esprit malin avoit coupé par tranches, et par rouëlles l'instrument de cet homme, et les avoit semées par la chambre, ayant mis au milieu les genitoires et le boyau pendant. Et la petite fille gisoit morte, et nageoit au berceau dans son propre sang, ayant la gorge coupée. Meissonnier estoit cependant à terre, non moins soüillé de son sang que sa petite Niece, et tirant presque aux peines de la mort.

On le prit, et on le coucha sur un lit, car il ne pouvoit nullement se lever et se soustenir, tant pour la douleur mortelle qu'il sentoit, que pour la frayeur qu'il avoit eüe.

La maison fut incontinent remplie de pleurs et de gemissemens, et les chants nuptiaux furent changez en complaints funebres.

Les cris et les regrets de la Mere furent bien-tost suivis de ceux du Pere qui eut bonne part à ceste affliction, quand il revint à la maison, d'où il estoit sorti un peu auparavant pour certaines affaires.

La Compagnie qui venoit avec la fiancée à la nopce pour y faire bonne chere, eut bien de quoy exercer ses yeux aux pleurs et à la pitié : mais particulièrement la fiancée qui venoit de perdre l'instrument de son mariage.

En fin comme tout le logis estoit en pleurs et en lamentations, quelqu'un qui assistoit et consolait le jeune Meissonnier, sçeut de luy tout ce que vous avez ouy cy-dessus. Il le luy raconta de point en point avant que rendre l'esprit car il mourut trois quarts d'heure après. Les officiers de la Justice du lieu se rendirent de mesme bien-tost en ce triste logis, et chargerent leur Verbal de ce que le pauvre Meissonnier recitoit publiquement.

Il y eut un Catholique qui tascha de luy faire recognoistre la faute qu'il avoit faicte, en quittant sa religion, et rompant son vœu : mais toutes ses remonstrances, et ses persua-

sions furent inutiles. Cependant le Juge du lieu à l'instance du Procureur fiscal, fit faire le procez à cet homme, remontrant qu'il s'estoit luy-mesme meurtry et tué sa niece, de sorte qu'il demandoit que tous et chacuns ses biens fussent confisquez au Seigneur du lieu. Meissonnier le frere alleguoit au contraire, que cela estant arrivé par un accident estrange, et par la cruauté du Diable, à qui Dieu avoit donné cette permission, pour des raisons où l'on ne peut trouver aucune raison, parce qu'il est impossible de juger les secrets du Ciel, le bien ne devoit point estre confisqué, ains luy appartenoit, comme plus proche parent du deffunct.

Sentence apres toutes ses allegations fut donnée, et les biens adjugez au Seigneur de Soliers. Le Frere en appella soudain à la Cour de Parlement et Chambre de l'Edit de Provence, seant à Grenoble, où ceste sentence fut cassée en faveur du frere qui eut l'adjudication de ses biens.

Et à la verité, si l'on regarde de près cet estrange et inouy accident, l'on pourra voir qu'autre que le Diable ne pouvoit avoir

exercé toute ceste cruauté: Il n'est pas possible qu'un homme, quelque force qu'il puisse posseder, ayt le pouvoir de s'arracher luy-mesme jusques à la racine les genitoires, se couper l'instrument viril, et puis parmy une douleur plus sensible que toute autre, avoir la patience d'en faire des tranches, et des rouëlles et les semer par une chambre. Et puis le sens rassis que tesmoignoît cet homme ainsi mutilé, monstroît clairement que ce qu'il racontoit de cet homme habillé de noir, qui estoit passé par la fenestre, avoit plus qu'apparence de verité.

Voilà donc la fin de ces belles Noces; et le mal'heur arrivé à un homme qui avoit rompu son vœu, et à un frere qui l'avoit induit à le rompre. O secrets et jugemens de Dieu, que vos abismes sont profonds! Je ne suis pas tant estonné de la punition du jeune Meissonnier, que de la fin pitoyable du petit enfant qui estoit dans le berceau. Toutesfois quand je considere, que bien que le Diable soit le commun adversaire des hommes, il ne peut pourtant rien faire sans l'expresse permission de Dieu, je sors de cet estonnement,

et me range tousjours à la volonté de celuy qui n'est pas obligé de nous rendre compte de ce qu'il faict.

En fin, ô vous qui faictes des vœux et puis les rompez, ne devez vous pas trembler de peur par cet exemple ? Souvenez-vous qu'en faisant un vœu, vous vous obligez si estroittement, que vous ne pouvez, ny ne devez faire autre chose. Si vous n'accomplissez point ce que vous avez voüé, vous n'estes plus ce que vous seriez, si vous ne l'eussiez point promis. Prenez garde encores à ce que vous dit un S. Pere de l'Eglise : *Ananias* (dit-il) *avait voué une somme d'argent à Dieu, et il en retint une partie : mais une mort déplorable en fit la punition. Et si pour avoir retenu de l'argent il fut si grièvement puny de Dieu : que sera-ce de toy miserable, qui ne retiens pas à Dieu de l'argent, mais toy-mesme, qui t'estois donné à luy ?* Dieu par sa sainte grace nous destourne de semblables desastres, et nous inspire tousjours à luy rendre ce que nous luy promettons.





LYON

Imprim. Louis Perrin

M DCCC LXXV